

**LE POLAR « DE BANLIEUE » COMME SCÈNE DE DÉPLOIEMENT  
DU MALAISE SOCIAL FRANÇAIS**

**Le cas des romans « dyonisiens » de Rachid Santaki**

**Iona MARCU**

Un. de Vest din Timisoara – Roumanie

[ioana.marcu@e-uvv.ro](mailto:ioana.marcu@e-uvv.ro)

**Résumé :** Roman noir violent, le polar raconte des faits explosifs quotidiens qui se déroulent, la plupart du temps, dans un espace bien précis, à savoir la ville. Il décrit ainsi, comme le remarque d'ailleurs la critique, les plus graves troubles de la société actuelle. Crimes, racisme, trafics, terrorisme, vols, *etc.*, tous ces délits deviennent la marque d'un monde déséquilibré, un monde en crise. Le polar de « banlieue », à l'instar de la littérature de banlieue en général, circonscrit encore plus la scène où s'affrontent les « misérables » modernes. Les cités HLM, les quartiers sensibles souffrent à cause de la désintégration urbaine, leurs habitants deviennent des victimes de la dissolution spatiale et sociale. Rachid Santaki met en scène dans ses productions littéraires des jeunes qui ont perdu leurs repères, acteurs dans une société où l'argent est la seule valeur, où la violence est monnaie courante. Dans notre contribution, nous nous proposons de voir quels sont les différents aspects du malaise social français que Santaki dénonce dans les romans *Flic ou Caillera* (2013) et *Les Princes du bitume* (2017).

**Mots-clés :** désintégration urbaine, violence urbaine, industries parallèles, autorités corrompues

**Abstract:** The thriller tells daily explosive facts which take place, in most of the time, in a urban space. The authors describe, as the critics have observed, the most serious troubles in today's society. Crimes, racism, trafficking, terrorism, theft, etc., all these crimes become the mark of an unbalanced world, a world in crisis. The "suburban" thriller, like suburban literature in general, circumscribes the scene in which the modern "misérables" clash. HLM, dangerous neighborhoods suffer because of urban disintegration, their inhabitants become victims of spatial and social dissolution. Rachid Santaki portrays in his novels young people who have lost their bearings, actors in a society where money is the only value, where violence is commonplace. In our contribution, we propose to see what are the different aspects of the French social malaise that Santaki denounces in the novels *Flic ou Caillera* (2013) and *Les Princes du bitume* (2017).

**Keywords :** urban disintegration, urban violence, alternative industries, corrupt authorities

Saint-Denis se divise en trois zones. La première partie, historique. Ses monuments incontestables : la basilique, son musée d'histoire, le lycée de la Légion d'honneur, son stade de football, connu à travers toute la planète. (...)

La seconde partie, son bassin économique. (...) Les entreprises ont poussé comme des champignons, séduites par la proximité du territoire avec la capitale et ses accès aux transports. (...) Les logements neufs, en location ou en accession à la propriété, ont remplacé les vieilles habitations, insalubres. La troisième zone enfin, c'est son côté obscur. La frontière invisible entre le Saint-Denis qui réussit et celui qui survit se situe à la Porte de Paris. Le boulevard Marcel Sembat vous mène tout droit dans les bas-fonds de la zermi. Ses toxes, ses drogues. Ses crasses, ses puanteurs. (...) Saint-Denis, c'est aussi des bidonvilles. Les taudis fabriqués par les roms avec les déchets en bois, en métaux, en textile. Postés aux carrefours de la ville pour une pièce ou sur les lignes pour gratter au cœur de Paris de quoi se laver et manger.

Rachid Santaki, *Flic ou Caillera*

Saint-Denis, c'est beau et c'est moche.

Rachid Santaki, *Flic ou Caillera*

### *Introduction*

Dans l'« Avant-propos » de son ouvrage *Reprenons-nous !* publié en 2012, Jean-Paul Delevoye, homme politique français, ayant occupé plusieurs fonctions dans l'administration – maire, ministre, parlementaire, médiateur de la République –, écrit :

La France (...) travers[e] sans doute la plus grave crise que nous ayons connue depuis 1945, tout le monde en convient. Nous avons le sentiment d'être au bord du gouffre. (...) Je vois depuis plusieurs années se dégrader l'état de notre pays. La France va mal. Les Français souffrent. De fait, il y a de quoi s'indigner. (Delevoye, 2012 : 14)

Et l'auteur de continuer : « Je perçois (...) une société qui se fragmente, où le chacun pour soi remplace l'envie de vivre-ensemble, où l'on devient de plus en plus consommateur de la République plutôt que citoyen. Cette société est en outre en grande tension nerveuse, comme si elle était fatiguée psychologiquement » (*idem* : 20). Les médias ne cessent de le rappeler jour après jour : les tensions sociales se font de plus en plus présentes ; les actes de violence urbaine n'arrêtent pas de s'amplifier et de se banaliser ; le sentiment d'insécurité déterminé par la dégradation des relations sociales, par le délabrement de l'espace urbain conditionne fréquemment le déplacement des individus dans des

territoires méconnus ; l'exclusion, la marginalisation, la stigmatisation, le racisme condamnent les habitants des « ghettos » à l'enfermement et à l'aliénation.

La littérature n'est aucunement indifférente à cet état de fragmentation et de désagrégation de la société française. Bien au contraire, un large corpus romanesque invite le lecteur à un « voyage au centre du malaise français<sup>1</sup> ». Journalistes, politiciens, sociologues, historiens, etc., nombreux sont ceux qui, notamment à partir des années 1980, localisent la source de la crise de la société française dans un espace bien précis, situé à la « périphérie<sup>2</sup> » de l'espace « conforme », de la ville, voire du centre-ville, à savoir la banlieue. En tant que fins connaisseurs de cette « ville en crise », grâce à un parcours assimilé (à jamais<sup>3</sup>) à des quartiers précaires (enfance, adolescence, scolarisation, socialisation, etc.) ou à une importante documentation, les écrivains (*sub*)urbains imaginent des romans-miroirs<sup>4</sup> qu'ils « promènent » au long des rues des cités sensibles, des quartiers populaires, parvenant ainsi à refléter la société et ses crises, la ville et son malaise.

Dans cette étude, nous nous intéresserons à la représentation de la banlieue en tant que scène de déploiement du malaise social français dans le polar. Le corpus – les romans *Flic ou Caillera* (2013) et *Les Princes du bitume* (2017) signés par Rachid Santaki – nous permettra de nous infiltrer dans le « 9-3 », un département « tout en contrastes » (Janin,

---

<sup>1</sup> Syntagme emprunté à Paul Yonnet, *Voyage au centre du malaise français*, Paris, Gallimard, 1993.

<sup>2</sup> L'emploi des guillemets veut mettre en évidence la double signification du mot « périphérie ». D'un côté, il s'agit du sens propre du terme, avec une connotation spatiale – « Partie d'un territoire située près de ses limites, de ses frontières », « Ensemble des quartiers éloignés du centre d'une ville et situés de part et d'autre de ses limites » (CNRTL). De l'autre côté, il est question d'une acception plutôt figurée, avec une connotation négative – ce qui est périphérique est stigmatisé, de second ordre.

<sup>3</sup> Le succès que certains écrivains « de banlieue » (et issus de l'immigration) connaissent ne réussit pas à les « libérer[...] des clichés » (Snaije, 2020). C'est le cas, entre autres, de Faïza Guène : « à l'époque [de la publication de son premier roman], on lui demandait constamment ce que cela faisait de vivre dans une banlieue en proie à la violence et marginalisée. Mais son expérience n'était pas celle d'un climat de violence, plutôt celle d'une communauté très soudée. (...) « Je n'avais aucun contrôle sur la façon dont on me décrivait et je ne comprenais pas encore le vrai sens des mots qu'on employait pour me décrire, ni même la façon dont j'étais représentée sur les photos. » « Elle a été interviewée comme si elle venait d'une *no-go zone* (...) [...] comme si c'était une étrangère qui venait nous parler ». « (...) Au fur et à mesure que ses rencontres avec l'élite de l'édition et les médias grand public se sont multipliées, et même après la publication de cinq autres romans, Faïza Guène explique qu'elle n'a cessé de vivre ces mêmes expériences dépréciatives. Il est pratiquement impossible de dépasser la perception qu'elle est d'origine nord-africaine ». (Snaije 2020)

<sup>4</sup> Rappelons que les signataires du manifeste « Qui fait la France ? » - Samir Ouazene, Khalid El Bahji, Karim Amellal, Jean-Eric Boulin, Dembo Goumane, Faïza Guène, Habiba Mahany, Mabrouck Rachedi, Mohamed Razane, Thomté Ryam -, artistes issus pour la plupart de la banlieue, énoncent ainsi leur crédo littéraire : « Nous, écrivains en devenir, ancrés dans le réel, nous nous engageons pour une littérature au miroir, réaliste et démocratique, réfléchissant la société et ses imaginaires en son entier » (2007 : 10).

2019), considéré souvent « en difficulté<sup>5</sup> », et d'identifier et d'analyser les différents aspects de la dysphorie urbaine telle qu'elle est enregistrée par l'écrivain « dionysien<sup>6</sup> ».

Dans un premier temps, nous évoquerons l'intérêt des écrivains contemporains pour la banlieue et le changement de l'angle d'approche de cet espace littéraire observé à partir des années 1980. Dans un second temps, nous réfléchirons au malaise urbain dénoncé par Santaki, déterminé par la dégradation de l'espace, les actes de violence, les industries « parallèles » et la corruption des autorités.

### *Des mots sur les maux de la banlieue*

À la question « L'espace de la banlieue existe-t-il dans la littérature française et francophone ? », Christiane Chaulet-Achour répond : « Une telle question ne peut avoir qu'une réponse affirmative » (2005 : 129). La chercheuse explique que, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, les auteurs français ont érigé cet espace périphérique (intra ou extra muros) en « chantier littéraire ». Victor Hugo, Émile Zola ou Eugène Sue, comme le rappelle Chaulet-Achour, ont parfois conduit le lecteur dans les zones sombres de la capitale, dans les « limbes de Paris » (Hugo, 1862 : 19) où des individus maudits galéraient dans des endroits infectés, en proie à l'écroulement. Au XX<sup>e</sup> et, plus récemment, au XXI<sup>e</sup> siècle, de nombreux écrivains français ont dessiné (et dessinent toujours), la plupart de l'extérieur, un tableau obscur, voire sépulcral de la banlieue. Ainsi, Marguerite Duras nous entraîne, dans son roman *La Pluie d'été* (1994), dans une « banlieue tentaculaire, immense, vidée de tout ce qui fait une ville<sup>7</sup> ». Quant à Thierry Jonquet, dans son roman noir *Ils sont votre épouvante et vous êtes leur crainte*, il « braqu[e] le projecteur sur une réalité qui dérange », à savoir les territoires périphériques de la République que les autorités laissent, depuis longtemps déjà, « pourrir sur pied » (2006).

À partir de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, des auteurs immigrés, en provenance du Maghreb, de l'Afrique Noire ou des Antilles enrichissent ce corpus « insolent ». Dans leurs écrits, un espace au premier abord a-littéraire, à savoir la banlieue connotée négativement – violence, ségrégation, racisme, intégration ratée, etc. – change

---

<sup>5</sup> Selon le rapport d'information sur « l'évaluation de l'action de l'État dans l'exercice de ses missions régaliennes en Seine-Saint-Denis », présenté par les députés François Cornut-Gentille et Rodrigue Kokouendo, le taux de criminalité du département 93 est « le plus important de France métropolitaine » (2018 : 9).

<sup>6</sup> Les habitants de Seine-Saint-Denis sont appelés les « Dionysiens ».

<sup>7</sup> DURAS, Marguerite : « La Pluie d'été » - <http://www.pol-editeur.com/index.php?spec=livre&ISBN=2-86744-177-3> [consulté le 02/11/2021].

de statut et commence à témoigner d'une « disponibilité » pour le domaine de la littérature. Pour Rachid Bourdjedra, Driss Chraïbi, Kateb Yacine, Calixthe Beyala, Léonora Miano ou Sami Tchak, la banlieue parisienne devient souvent la scène où se déplacent ou errent des personnages marginaux, des immigrants arrivés en France à la recherche d'une vie meilleure.

Depuis le début des années 1980, avec la publication des premiers textes écrits par des auteurs issus notamment de l'immigration maghrébine, un changement de perspective s'opère. Si les écrivains précurseurs avaient écrit *sur* la banlieue, qu'ils connaissaient plus ou moins personnellement, par leur propre vécu, la nouvelle vague d'auteurs, nés pour la plupart à la périphérie des grandes villes dans des cités de transit ou des bidonvilles, ayant passé leur enfance et leur adolescence dans des cités HLM ou des ZUP, écrit *de* la banlieue. Ces écrivains narrativisent un espace qui leur est familier, qu'ils connaissent de fond en comble car il les a vus naître, grandir, jouer, traîner. Mehdi Charef, Azouz Begag, Mabrouck Rachedi, Karim Amellal, Rachid Djaidani, Magyd Cherfi, Faïza Guène, Habiba Mahany, Kaoutar Harchi et tant d'autres, « écrivains nés et formés en banlieues » (Achour, 2005 : 134), demandent tout haut « le droit d'inscrire cet imaginaire dans la littérature d'aujourd'hui » (Achour, 2005 : 134). Ils deviennent alors des « auteurs de leurs quartiers », « de leurs cités ». Pantin, Aubervilliers, Clichy, la banlieue nord de Paris en général passent du statut de simples secteurs sur une carte géographique à celui de toile de fond pour le déroulement des intrigues ou même à celui de personnage proprement dit.

Tout en mettant en avant une *appartenance ethnique* ou une *appartenance géographique*<sup>8</sup>, selon la génération à laquelle ils appartiennent, ces auteurs « qui font la France » dressent dans leurs productions littéraires un portrait réaliste de la périphérie. Ils y « dénonc[ent] une situation de dégradation que vivent les habitants des banlieues, toutes origines confondues » (Cello, 2011 : 207), à laquelle s'ajoute le malaise des cités, de la société.

---

<sup>8</sup> Les écrivains « beurs » qui publient dans les années 1980-1990, font ressortir dans leurs écrits notamment leur « appartenance ethnique », mettant « l'accent sur le tiraillement des personnages entre deux identités, deux cultures et deux espaces essentiels en égale mesure, mais impossibles à réconcilier » (Marcu, 2019 : 244). En revanche, les « écrivains de banlieue », qui commencent à publier vers la fin des années 1990, « semblent insister davantage sur la psychologie de leurs héros appartenant à plusieurs minorités ethniques, sur les inégalités sociales, sur les classes sociales défavorisées, sur le déplacement entre la périphérie – espace aliéné et aliénant – et le centre – espace convoité, rêvé, de la réussite, de la réalisation, de la libération ; et, ce qui est le plus important, paraît-il, la banlieue devient un véritable personnage » (*idem* : 244).

Dans le polar de banlieue (produit parfois par des auteurs issus de cet espace périphérique), « grand consommateur d'espace [sub]urbain » (Brosseau et Le Bel, 2007 : 99), le microcosme des quartiers sensibles est dépeint (de l'intérieur par des connaisseurs) dans des couleurs encore plus sombres. Le roman noir obéit donc à ce qui pourrait être sa « profession de foi », à savoir à la fois la mise en scène « d'un monde déséquilibré, donc labile, appelé (...) à tomber et à passer » (Manchette, 1979 : 14) et la matérialisation de sa « forte dimension de critique sociale et de dénonciation politique » (Viegnes, Jeanneret, Traglia, 2020 : 15).

Dans les romans de Jean-Claude Izzo, de Didier Daeninckx ou de Rachid Santaki, ce qui captive le lecteur, ce n'est pas vraiment « la résolution d'une énigme », mais plutôt la présentation d'« un portrait détaillé et en général fortement documenté de la société et des circonstances sociopolitiques dans lesquelles les protagonistes s'insèrent » (*idem* : 20). Qu'il s'agisse de « Courvilliers » – ville imaginaire, « synthèse des villes de Saint-Denis, Bagnolet et surtout d'Aubervilliers » (Revenu, 2018) où Didier Daeninckx inscrit l'intrigue de son roman *Artana! Artana!* –, de « Batreuil » – ville imaginée par Mouloud Akkouche qui rappelle Montreuil, la banlieue où l'écrivain a vécu –, de « Panteuil » – banlieue créée par Dominique Manotti, « contraction de Pantin (banlieue nord-est) et de Montreuil (banlieue est) » (Binet, 2010) –, de « Certigny » – « ville-fiction » de Thierry Jonquet (Poitte, 2010), des quartiers Nord de Marseille ou de la banlieue de Saint-Denis, tous ces « faux » ou pas si « faux » bourgs<sup>9</sup> sont envisagés comme de véritables « trou à rats », des « anti-villes » (Donzelot, 2006), un « monde brutal, rapide, orgueilleux et impitoyable, où l'acier, le fer, le béton, l'asphalte, l'automobile et la vitesse règnent en maîtres » (Blanc, 1991).

Dans les romans *Flic ou Caillera*<sup>10</sup> et *Les Princes du bitume*<sup>11</sup> qui forment notre corpus d'analyse, Rachid Santaki donne libre cours à une véritable écriture de la crise des banlieues. « Polar[s] de banlieue sur fonds de réalisme social » (Dieterich 2013), les deux récits sont des chroniques acerbes d'un espace périphérique bien précis, que l'auteur connaît bien, à savoir Saint-Denis (Seine-Saint-Denis). Bien qu'il s'agisse d'un espace narrativisé, passé donc par le filtre de l'imagination, la banlieue-scène des événements narrés par Santaki ne s'écarte pas de la configuration de la banlieue « visible » de sorte que « les Dionysiens y reconnaîtront leur ville, les autres en découvriront les lieux

---

<sup>9</sup> Structure empruntée à Stéphanie Binet, « Une ville, un polar Panteuil, faux bourg, vraies bavures » (2010).

<sup>10</sup> Désormais désigné à l'aide du sigle FC, suivi du numéro de la page.

<sup>11</sup> Désormais désigné à l'aide du sigle PB, suivi du numéro de la page.

emblématiques au fil des courses-poursuites : la basilique, la place du 8 mai 1945, le 129, célèbre sandwicherie » (Dieterich 2013). Ce qui nous intéresse dans notre étude, ce n'est pas d'identifier dans les romans du corpus le schéma d'usage d'un roman noir, c'est-à-dire « crime » - « enquête » - « découverte du criminel ». Tout en jouant un rôle important dans la construction du récit, comme d'ailleurs dans tout polar, ces éléments sont moins révélateurs que la peinture de la « polarville dyonisienne » et de son malaise<sup>12</sup>.

### *Désintégration de l'espace urbain et altération de l'individu*

Jean-Noël Blanc explique : « Le roman policier descend dans la rue : la ville devient son domaine<sup>13</sup> » (1991). Dans ses deux romans, Rachid Santaki se plie fidèlement à cette exigence. Il prend d'assaut la rue, les voies qui traversent la banlieue avec ses quartiers enfermés sur eux-mêmes, faisant figure de véritables « ghettos », régis par des lois souterraines), afin de donner la parole au peuple, aux individus vivant en marge de la société et de l'espace français.

La rue dans laquelle errent les personnages des romans *Flic ou Caillera* et *Les Princes du bitume*, où se font et se défont des relations de force entre les « caïds » du quartier et les subalternes ou les « proies », « échappe à l'urbanité (...) désign[ant] la non-ville dans la ville » (Blanc, 1991). Santaki propose peu de descriptions détaillées de l'espace (sub)urbain, mais cela n'empêche pas le lecteur de se rendre compte que les secteurs où les personnages trafiquent de la drogue, s'entretuent et se livrent à des actes d'une violence extrême, sont invivables. Jean-Noël Blanc décrit admirablement cette ville-imposteur :

Exclue des formes urbaines régulières, dénuée de morphologie lisible, dépourvue de trame viaire claire, sans monuments, sans lieux dédiés aux fonctions civiques ou aux grandes valeurs urbaines, déformée, brisée, détruite, quasi-abandonnée, trouée de vides et ponctuée de bâtiments qui ont perdu leurs raisons d'être et toute dignité de représentation, *c'est une ville où l'on se perd parce que la ville y est déjà perdue.* (Blanc, 1991)

---

<sup>12</sup> Michel Viegnes, Sylvie Jeanneret et Lora Traglia, dans leur introduction à l'ouvrage *Les Lieux du polar. Entre cultures nationales et mondialisation*, expliquent que les « romans noirs portent tous davantage leur regard sur les enjeux des problèmes sociétaux que sur l'enquête elle-même » (2002 : 21). Cela est d'autant plus vrai dans le cas du polar de banlieue.

<sup>13</sup> Selon Jean-Noël Blanc, dans le roman policier classique « la ville importe peu. Il s'agit seulement d'une sorte de jeu de société où il convient de deviner qui a commis le meurtre (...). Ce jeu peut s'exercer en chambre close (avec les mystères du même nom) ou dans un vieux manoir anglais, ou ailleurs encore. Le lieu ne compte pas. [Le roman policier de type] roman noir, lui, accorde au contraire une importance considérable à la ville » (Blanc, 1991).

Cette fausse-ville emprunte inévitablement chez Santaki les traits d'un « non-lieu », d'un lieu sans identité, a-historique et a-social<sup>14</sup>.

Dans les romans du corpus, quelques figures spatiales témoignent du malaise (voire du pluri-malaise) qui règne dans la banlieue. Les grands ensembles, les halls des HLM, les caves, l'entrepôt, les terrains vagues, la prison, laissent l'impression que ceux qui les fréquentent sont en train de vivre un cauchemar dans un univers sombre, d'où il est pratiquement impossible d'échapper, où les individus sont condamnés à « rouiller<sup>15</sup> » ou à agoniser jusqu'à la mort.

Dans *Les Princes du bitume*, les grands ensembles sur lesquels règnent les caïds de Saint Denis à la fin des années 1990 semblent avoir perdu leur fonction essentielle, à savoir loger dans des conditions humaines<sup>16</sup> des milliers de familles. Chez Santaki, « la banlieue a l'esprit sombre, ses tours se cachent dans l'ombre. Les murs supportent les larmes et les marques de nombreux drames. Saint-Denis craque. Le liquide salé et chargé de peine, de haine, d'amertume, sillonne ses joues de bitume » (*PB* : 43). Les bâtiments concentrent aussi une partie importante de l'économie souterraine de la banlieue car c'est en bas de ces « tours immenses » (*PB* : 18) que les « soldats servent les consommateurs de cannabis » (*PB* : 15).

Dans *Flic et caillera*, Santaki évoque les émeutes urbaines survenues à la fin du mois d'octobre 2005<sup>17</sup>, à la suite de la mort par électrocution de deux adolescents à

---

<sup>14</sup> Pour Marc Augé, les lieux anthropologiques sont « des lieux de vie produits par une histoire plus ancienne et plus lente, où les itinéraires singuliers se croisent et se mêlent, où les paroles s'échangent et les solitudes s'oublient un instant, au seuil de l'église, de la mairie, au comptoir du café, à la porte de la boulangerie » (1992 : 69).

<sup>15</sup> Selon Azouz Begag et Abdellatif Chaouite, les descendants d'immigrés ou les « zupiens », qui « n'arrive[nt] pas à couper le cordon ombilical qui [les] attache[nt] à la tour de la cité, 'rouille[nt]' » (1990 : 26).

<sup>16</sup> Gwenaëlle Legouillon rappelle : « À la fin de la Seconde Guerre mondiale sévit en France une dramatique crise du logement. (...) Trois millions de sans-logis vivent dans des baraquements, des immeubles endommagés et des bâtiments transformés en habitations. S'y ajoutent les millions de familles logées dans des taudis, des bidonvilles et des lotissements défectueux. Le parc immobilier est insuffisant, et donc surpeuplé, mais il est aussi vétuste et insalubre. Dans les villes de plus de 30 000 habitants, 5% seulement des immeubles disposent de toutes les commodités (eau courante, électricité, gaz, tout-à-l'égout et chauffage central), 70% n'ont que l'eau et l'électricité. Un logement sur dix possède une salle de bain et un sur deux des WC. (...) La création des HBM (Habitations à bon marché) témoignait de la prise de conscience des élus et d'une partie du monde patronal à ce sujet » (2016).

<sup>17</sup> *Flic ou caillera* suit Mehdi, un jeune auteur de graffitis, partageant son existence médiocre entre son quartier et son emploi à l'Agence du médicament, du 31 octobre au 4 décembre 2005.

Clichy-sous-Bois. Quatre jours après le début des affrontements entre les policiers et des jeunes des quartiers sensibles, Saint-Denis est une ville anéantie spatialement :

Le mur des immenses tours grises, blanc cassé. Arbres déshabillés, bancs, caisses calcinées, aires de jeu vandalisées, bris de verre sur l'asphalte, poubelles fondues sur le bitume. Le paysage urbain dévasté, la police, les secours dépassés. À l'instar des quartiers de la banlieue nord, Saint-Denis a cramé, mais pas autant qu'à Clichy ou Aulnay (...). Des émanations de fumée flottent au-dessus du quartier. Voitures des voisins, poubelles cramées, Abribus vandalisés (*FC* : 38-39)

Indépendamment des dégradations commises dès le début des émeutes urbaines, dans la banlieue où habite Mehdi la saleté règne partout. Seuls les tags arrivent à dissimuler la laideur des murs tout en racontant des histoires de vies.

La gare de Saint-Denis a perdu elle aussi sa mission, à savoir celle de permettre aux gens de prendre le train pour sortir de la banlieue et aller vers d'autres horizons. Les Benslama, les véritables « princes du bitume », s'en servent comme d'un espace d'accueil pour les « gueush<sup>18</sup> » « ramassés dans tous les endroits de la Porte de la Chapelle, dans les squats, sous le périph » (*FC* : 225).

Derrière la gare, dans un entrepôt abandonné de la SNCF, Mehdi essaie de s'évader de son quotidien en réalisant des fresques sur des toiles. Le chemin qui mène au « lieu de vie » (*FC* : 160) est parsemé d'« obstacles » – des toxicomanes, des seringues, des préservatifs – dont le jeune homme doit fréquemment se débarrasser. Toutefois, cette évasion grâce à l'art urbain est illusoire. Le quotidien s'obstine à faire surface soit par la présence de Julien qui y cache son « butin de guerre » (les objets volés lors des attaques commises sur l'autoroute), soit par l'intrusion de Saïd Benslama qui roue de coups Mehdi et détruit les toiles.

Deux autres endroits changent de destination : la terrasse de l'immeuble et la cave deviennent occasionnellement, à la suite de leur occupation par Hachim et Houssine, des « micro-lieux<sup>19</sup> », à mi-chemin entre l'espace public et privé. Hachim occupe de temps

---

<sup>18</sup> « Drogué, toxicomane » - <https://www.dictionnairedelazone.fr/dictionary/definition/gueuche> [consulté le 01/11/2021].

<sup>19</sup> Dans sa thèse de doctorat, *Des « micro » lieux du territoire du cercle familial et des jeunes : un passage entre le « dedans » et le « dehors »*, Gilles Henry définit le concept de « micro-lieux » comme « [une] partie intégrante de territoires bien identifiés, que plusieurs catégories de personnes se partagent. Ils sont localisés sur le territoire de résidence du cercle familial de ceux qui se les approprient. Tout en étant des lieux partagés, ils présentent la caractéristique d'être occupés en dehors des moments où la plupart des résidents en font un usage qui correspond à ce à quoi ils doivent servir » (2009 : 44).

en temps la terrasse de l'immeuble soit pour retrouver pendant quelques instants le calme que la rue ne lui permet pas d'entrevoir, soit pour surplomber la cité et surveiller « les rouages du système et les sprints des chiens. Personne ne sait que je garde un œil sur le trafic depuis le haut de la tour » (*PB* : 151). Quant à la cave, elle représente la partie obscure de l'immeuble, où l'on cache des choses et où l'on se retire pour conclure des affaires hors-la-loi. C'est là-bas qu'Houssine emmène Hachim quelques jours avant sa mort pour lui montrer le « cash » et les armes.

Jean-Noël Blanc le dit : « Le polar exploite les traits de l'imaginaire nocturne habituel en faisant de la nuit le monde louche et funèbre de l'irrégularité, de la suspicion et du danger. La ville la nuit est une ville de mort » (1991). Dans *Les Princes du bitume*, le terrain vague devient pendant la nuit l'endroit où l'on jette des cadavres. Lynché par Neterli, un policier corrompu, le corps de Jérôme est abandonné au milieu d'une friche « jonché[e] de barres en métal, de cloisons détruites, de carreaux de carrelages, de mobiliers de bureau pourris et de tonneaux rouillés » (*PB* : 24) pour qu'il ne « dise » plus la véritable histoire de son meurtre.

Le commissariat et la maison d'arrêt sont deux espaces vers lesquels une partie des personnages des romans du corpus se sont « précipités » dès leur jeune âge. Les cadets du clan Benslama ; Nordine, le frère de Mehdi ; Hachim, etc., ils ont tous connu les interrogatoires de la police et la « case prison ». À la maison d'arrêt de Villepinte, dans cet « cet univers froid et moche » (*PB* : 127), Hachim est victime d'une double perte. D'un côté, une fois entré dans cet espace véritablement fermé, ceinturant, il perd son nom, il perd son ancienne identité et en décroche une autre, cette fois-ci altérée, indéterminée, donnée par un numéro : « J'ai un numéro d'écrou en guise de nouvelle identité : 95863 » (*PB* : 119). De l'autre côté, il perd le peu de sensibilité et d'humanité qu'il possédait encore après son entrée dans le « business » : « En quelques jours, le gosse que j'étais a rendu l'âme. Les quinze jours de mitard m'ont mis dans le vif du sujet » (*PB* : 127). Les jours passés dans la prison lui font découvrir la véritable signification de la survie, de la conservation. Il apprend à se battre littéralement avec d'autres détenus et à attester ainsi de son autorité ; il apprend aussi à se battre symboliquement, à s'acharner pour dépasser Houssine, son inspirateur, et devenir un meilleur trafiquant de drogues que son idole.

### *Violences urbaines*

Dans un espace urbain désintégré occupé par des individus anéantis, plongés pour la plupart dans la délinquance, les relations interpersonnelles sont marquées

irrémédiablement du sceau de la violence. Les romans *Flic ou caillera* et *Les Princes du bitume*, tout en respectant leur statut de polar de banlieue, mettent en avant ces actes d'agression, souvent gratuits, qui font de Saint-Denis une des plus dangereuses banlieues de l'Hexagone. Qu'il s'agisse de la violence physique (des accrochages déchaînés entre ceux qui incarnent l'autorité dans la cité – les caïds – et les plus faibles – les consommateurs de drogues ou les habitants ordinaires du quartier ; ou entre ceux qui auraient dû représenter l'autorité – les policiers – et les trafiquants), des meurtres, des bavures policières ou des émeutes urbaines, les actes agressifs inscrits dans les textes de Rachid Santaki décrivent l'état de crise que connaissent à la fois une certaine société française<sup>20</sup> et les territoires périphériques (situés à l'extérieur ou à l'intérieur des grandes villes) où elle s'éternise .

Dans *Flic ou caillera*, Santaki revient sur les émeutes urbaines qui ont éclaté le 27 octobre 2005 à Clichy-sous-Bois, commune située dans le département Saint-Seine-Denis, et sur leurs contrecoups : une violence inouïe, dont « l'intensité et la durée étaient jusque-là inconnues en France » (Cicchelli, Galland, de Maillard, Misset, 2007 : 98), des dégâts importants (voitures brûlées, immeubles incendiés, etc.)<sup>21</sup>. L'action du roman démarre le 31 octobre, quelques jours donc après le début des affrontements entre les jeunes issus des banlieues et les forces de l'ordre. Selon Mehdi, la « rage » de toute une génération de personnes vivant en marge de la société et de l'espace français a permis la propagation du conflit à des dizaines de communes. Ces individus issus d'un espace particularisé par un fort sentiment de malaise contestent un État qui ne veut pas d'eux et

---

<sup>20</sup> À la question « Comment expliquez-vous que durant toutes ces années, aucun gouvernement ne se soit vraiment préoccupé du problème ? », Manuel Valls, à l'époque député (PS) et maire d'Evry (Essonne), répond : « nous payons trente ans de ségrégation territoriale, sociale et ethnique jamais véritablement endiguée. La prise de conscience existe de part et d'autre, d'où la politique de la ville, mais les moyens mis pour résoudre cette crise n'ont jamais suivi » (*Le Monde*, 10 novembre 2005).

<sup>21</sup> Selon l'essai de synthèse « Les 'violences urbaines' de l'automne 2005 », signé par Christophe Cazelles, Bernard Morel et Sebastian Roché, « les premières violences se sont produites dans la nuit du 27 au 28 octobre dans les quartiers du Chêne-Pointu et du Bois-du-Temple, à Clichy-sous-Bois (Seine Saint-Denis), où des policiers et sapeurs-pompiers ont été agressés. Des émeutiers ont également tiré à balles réelles sur un véhicule de CRS à Clichy-sous-Bois. Les incidents se sont ensuite propagés au quartier voisin des Bosquets, à Montfermeil. (...) Dans la nuit du 2 au 3 novembre, 225 véhicules sont brûlés dans la région, 420 la nuit suivante. Pendant cette période, les affrontements entre policiers et émeutiers en Seine-Saint-Denis ont été extrêmement violents. D'après le commandement des CRS, la nuit du 2 a été celle où les affrontements ont été les plus durs et les blessés les plus nombreux » (2007 : 6).

qui transmet des messages provocants<sup>22</sup> et dénoncent une police qui se livre souvent à des comportements extrêmement violents envers les jeunes des cités<sup>23</sup>.

Les émeutes urbaines ne sont cependant qu'une toile de fond car, dans la ville de Saint-Denis, la vie suit son cours naturel, avec tout un registre d'actes violents qui semblent ne pas être bouleversés par les affrontements que l'on pourrait rattacher à une « macro-histoire ». La « micro-histoire » des dionysiens est marquée quotidiennement entre autres par des règlements de comptes entre trafiquants. Saïd Benslama, qui fait son apparition dans les deux romans du corpus, ne connaît pas la pitié. Il tue avec sang-froid tout individu qui l'incommode. C'est seulement de cette manière qu'il parvient à assujettir toute une banlieue et à la contrôler : « Saïd pointe son arme, tire. Épaule perforée. Nouvelle détonation. Cuisse explosée. Le dealer chute. Mare de sang. Les drogués s'éparpillent. (...) Saïd sort de la bagnole. Il pourchasse le second dealer. Il pointe son arme dans le dos du fugitif, détonation. Le gars touché, blessé à la cuisse, s'échappe » (*FC* : 86). Lorsque ce n'est pas lui qui se lance dans la violence extrême, ce sont ses complices qui prennent l'initiative, étouffant ainsi tout sentiment d'amitié ou de compassion : « Une voiture noire apparaît au coin de la tour. Elle charge Houssine et le renverse comme une quille de bowling. (...) Houssine roule sur le capot, contre le pare-brise, puis retombe. La voiture recule, repasse sur son corps (...). C'est la voix de Fouad ? Il tire à quatre reprises puis s'acharne à coups de pied sur le corps troué » (*FC* : 160-161).

Afin d'intimider les possibles traîtres, Saïd s'adonne à des actes violents plus « modérés ». C'est ainsi que Mehdi, tombe victime des actes agressifs cultivés par le représentant de la « micro-autorité » :

Il sort son flingue, me cogne avec la crosse. Une fois. Deux fois. Je tombe au sol. Sonné. Lèvres ouvertes. Le goût du sang dans la bouche. Impuissant face au caïd jouissant de son autorité.

---

<sup>22</sup> Santaki rappelle les propos prononcés par Nicolas Sarkozy le 19 juin 2005, dans la cité des 4.000 à la Courneuve : « Dès demain, on va nettoyer au Karcher la cité. On y mettra les effectifs nécessaires et le temps qu'il faudra, mais ça sera nettoyé ».

<sup>23</sup> Un journaliste propose à Mehdi de réaliser des fresques avec les victimes de la violence policière : « Je m'installe dans le squat et feuillette les portraits des victimes des bavures policières. La liste de photos montre des rebeus et des renois : Malik Oussekin de Paris – novembre 1986, Aïssa Ihich de Mantes-la-Jolie – mai 1991, Youssef Kahaif de Mantes-la-Jolie – décembre 1991, Makomé de Paris – avril 1993, Sydney Manoka Nzeza de Tourcoing – novembre 1998, Abdelkader Bouziane de Dammarie-les-Lys – décembre 1997, Mohamed Berrichi de Dammarie-les-Lys – mai 2002 ; et Zyed et Bouna – octobre 2005... » (*FC* : 86).

J'hésite. Envie de le défoncer. (...) Saïd explose de colère, m'expédie à plusieurs reprises ses Nike dans le ventre. La pointe de ses baskets me transperce l'abdomen. Je tousse du sang. (FC : 105)

La violence physique s'exporte bien évidemment dans la prison où les jeunes du quartier font des séjours réguliers. Hachim, une fois entré dans la maison d'arrêt de Villepinte, découvre la violence impitoyable. Dans cet espace hostile situé « de l'autre côté<sup>24</sup> », lorsque deux individus s'affrontent, un seul peut être le vainqueur : un des adversaires fait preuve de sa force, tandis que l'autre se reconnaît vaincu. Hachim abandonne alors toute humanité, envisagée comme une défaillance dans l'univers des « bêtes sauvages ».

En évoquant les émeutes urbaines de 2005 et en exposant les actes violents (violence physique, meurtre, etc.) en tant que expressions du malaise qui règne dans les cités, Rachid Santaki renforce un des buts du polar, à savoir « la prise en compte de la violence des rapports sociaux dans la charge qui plombe bien des existences » (Fabre, 2005 : 48).

#### *Industries « parallèles »*

Les actes violents rattachables à une « micro-histoire » de la banlieue que nous venons de citer sont souvent les prolongements des « industries » illicites fondées dans les quartiers sensibles. Le trafic de drogues et les vols d'objets sont deux illustrations des économies souterraines fleurissant dans la banlieue dionysienne narrativisée par Santaki.

Julien, ayant connu l'échec scolaire, a préféré la « voie d'urgence de l'argent facile » (FC : 45) Il devient expert en dépossession par violence :

Des fortunes sous le tunnel de l'autoroute A1. Chevauchant un T-Max péta, avec un passager, il repérait les corps diplomatiques, les véhicules privés avec des biens. Il déboîtait, faisait sa cascade et simulait un accident. Le conducteur sortait en panique. Lui, faisait son cinéma au sol. Son complice brisait la vitre, agressait le passager. Le faux blessé se levait et les deux voleurs s'arrachaient. Les vols se chiffraient en milliers d'euros. (FC : 46)

Cependant ces cambriolages, malgré les sommes d'argent qu'ils peuvent procurer, occupent une place secondaire parmi les industries parallèles de la banlieue. Le premier plan est occupé par le trafic des stupéfiants grâce notamment au nombre important des personnes concernées. Dans les romans *Les Princes du bitume* et *Flic ou caillera* un clan

---

<sup>24</sup> Santaki déclare : « J'ai beaucoup observé les parcours autour de moi. Certains sont passés de l'autre côté, sont partis en prison et sont revenus changés, ça ne donnait pas envie » (Site *Étonnants voyageurs*).

fait la loi dans l'univers des drogues : les Benslama. *Les princes du bitume*, dont l'intrigue se déroule en 1997, présente la consécration des frères Benslama, et notamment de Saïd, comme les patrons des stupéfiants dans la banlieue Saint-Denis : « Les Bensama tiennent la cité, ils ont fait détalier à coups de feu ceux qui n'approuvent pas le business de l'héroïne ». (PB, 194) Cette suprématie sera confirmée quelques années plus tard : « Saïd et ses frangins contrôlaient la ville, piétinaient des vies » (FC : 70) ; « Les caïds de la ville, trois frères, ne plaisaient pas. Ils tiennent la ville et même les flics, d'après les rumeurs. Ils ont fait leur place en fumant leur général. Incarnation du crime, le cadet, Saïd, est le fils du vice. Un Sheytan » (FC : 73).

Ceux qui osent chercher à intégrer le trafic finissent par comprendre qu'il n'y a de la place que pour un seul clan : les Benslama.

Sous l'autorité des trafiquants, rarement dérangés par la police, Saint-Denis perd ses repères, se pare d'une « peau souillée [sic] par les résidus de crack (...). La ville est accro. Elle craint, fait flipper. Tous les toxicos veulent la côtoyer pour fumer, planer. Ses commerces fermés, sa rue piétonne désertée. Seuls les gueushs traînent dans la ville » (FC : 106). Les jeunes n'échappent pas à l'influence destructrice de la ville ; dès leur tout jeune âge, ils abandonnent l'école pour entrer dans le « business », agrandissant sans cesse le panorama des « parcours déchirés » (FC : 134). Hachim, malgré ses rêves et ses résultats scolaires (il est inscrit en classe préparatoire pour intégrer une école de journalisme), comprend que, pour avoir de l'argent, « seul le deal paie » (PB : 107). Il abandonne donc les cours et ses aspirations à devenir journaliste car la fascination du quotidien d'un caïd est bien trop forte pour résister à la tentation.

#### *Autorités corrompues*

L'emprise des frères Benslama sur leur quartier est en effet l'expression du malaise de l'État français et de ses autorités locales. Au lieu de combattre la criminalité, les représentants de l'État ont changé de statut et ont adopté eux-mêmes un comportement antisocial, participant ainsi à une dissolution des frontières entre délinquants et défenseurs de la loi.

Kabiri ou Neterli n'ont plus rien d'un « flic ». Bien au contraire, ils incarnent la typologie du policier corrompu, de la « caillera ». Dans la cité, ils se comportent en maîtres absolus du jeu, n'hésitant pas à devenir eux-mêmes trafiquants ou mêmes criminels. Ils dérobent les drogues confisquées aux « marchands » des drogues de la rue et les revendent

à ceux-ci. Afin de résoudre des problèmes qui auraient nui à leur parcours, ils tuent avec sang-froid : « L'ordre républicain, ils l'ont zappé » (*FC* : 60).

Le portrait que Rachid Santaki dresse des représentants de l'État français dans la banlieue est donc pessimiste. Les policiers déçus et l'oubli de leur véritable mission contribuent à la dégénérescence de l'espace urbain et des individus qui y résident. Les quelques policiers qui veulent toujours combattre la criminalité quotidienne de la banlieue, se heurtent à des obstacles pratiquement infranchissables qui les convainquent toujours plus de l'échec de leur entreprise. Najet Iker « croi[t] en la République » (*FC* : 108) ; elle a cependant du mal à démêler les affaires illicites auxquelles s'adonnent ses camarades. En outre, elle aussi a un parcours hétérogène, voire critiquable – elle parvient à convaincre Mehdi, retenu pour une affaire de drogues, de voler de l'Agence du médicament des documents secrets qu'elle remet à un « avocat véreux » (*FC* : 92)

### *Conclusion*

À la question de Serena Cello – « Dans vos polars, vous mettez en scène une jeunesse qui a perdu ses repères, dans une société où règne l'hyperconsommation, où tout est permis et où l'argent est la seule valeur. Pourriez-vous expliquer ce choix, votre rapport avec cette jeunesse ? », Rachid Santaki répond : « la République n'est plus dans les quartiers. C'est-à-dire que dans les quartiers il y a les gens qui travaillent, qui paient leurs impôts, etc., et puis il y a les autres personnes qui vivent dans une société parallèle, qui se débrouillent avec les stupéfiants, les trafics, les voitures » (2017). C'est grâce à la fiction qui lui offre, selon ses propres mots, une grande liberté, que Santaki décrypte le fonctionnement d'une société « parallèle », et parvient à attirer l'attention du lecteur sur un groupe d'individus vivant en marge de la société et de l'espace français, sans repères, selon ses propres lois, selon ses propres codes culturels ou sociaux. Dégradation de l'espace urbain, aliénation des occupants de la « non-ville », actes violents dont la fréquence et l'intensité pourraient angoisser un non-initié, démission des autorités, notamment des policiers, de leur statut de gardiens de la loi, tout cela représente l'expression d'un malaise chronique dont souffre en définitive toute une société. Les polars *Les Princes du bitume* et *Flic ou caillera* ont permis à Santaki, de fictionnaliser le contexte social français des dernières décennies, devenant ainsi de véritables discours sur cette société.

## Bibliographie

- AMANGOUA ATCHA, Philip (2010). « Les naufragés de l'intelligence : Un polar Noir », *Belphégor*, vol. 09, n° 3, décembre 2010. <https://dalspace.library.dal.ca/handle/10222/47788> [disponible le 02 novembre 2021].
- AUGÉ, Marc (1992). *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris : Seuil.
- BEGAG, Azouz et CHAOUITE, Abdellatif (1990). *Écarts d'identité*. Paris : Seuil.
- BLANC, Jean-Noël (1991). *Polarville : Images de la ville dans le roman policier*. Lyon : Presses universitaires de Lyon. <http://books.openedition.org/pul/8528> [disponible le 3 novembre 2021].
- BROSSEAU, Marc et LE BEL, Pierre-Mathieu (2007). « Lecture chronotopique du polar. Montréal dans *La trace de l'escargot* », *Géographie et cultures*, n° 61, « Le roman policier », pp. 99-114.
- CELLO, Serena (2011). « Au-delà du roman beur : la littérature de 'banlieue' », *Quaderni di Palazzo Serra*, n° 21, p. 189-211.
- CELLO, Serena (2017). « Vivre et inventer les banlieues. Entretien avec Rachid Santaki », *Itinéraires*, vol. 3 - <https://journals.openedition.org/itineraires/3509> [disponible le 2 novembre 2021].
- CHAULET-ACHOUR, Christiane (2005). « Banlieue et littérature ». In Marie-Madeleine Bertucci et Violaine Houdart-Merot (dir.), *Situations de banlieue : enseignement, langues, cultures*. Paris : INRP, pp. 129-150.
- CICHELLI, Vincenzo, GALLAND, Olivier, de MAILLARD, Jacques, MISSET, Séverine (2007). « Retour sur les violences urbaines de l'automne 2005. Émeutes et émeutiers à Aulnay-sous-Bois », *Horizons stratégiques*, vol. 1, n° 3, pp. 98-119.
- COLLECTIF *QUI FAIT LA FRANCE ?* (2007). *Chroniques d'une société annoncée*. Paris : Stock.
- DONZELOT, Jacques (2006). *Quand la ville se défait : quelle politique face à la crise des banlieues ?*. Paris : Seuil.
- FABRE, Cédric (2005). « Le roman noir, littérature d'avenir », *La Pensée de midi*, vol. 2, n° 15, pp. 46-49.
- HENRY, Gilles (2009). *Des « micro » lieux du territoire du cercle familial et des jeunes. Un passage entre le « dedans » et le « dehors »*. Thèse de doctorat, Université Paul Verlaine-Metz.
- HUGO, Victor (1862). *Les Misérables*, tome 5, III<sup>e</sup> partie, « Marius ». Paris : Pagnerre/Bruxelles : éd. A. Lacroix, Verboeckhoven & Cie.
- LEGOULLON, Gwenaëlle (2016). « La construction des grands ensembles en France : émergence de nouvelles vulnérabilités environnementales », *Vertigo*, vol. 16, n° 3, décembre 2016 <https://journals.openedition.org/vertigo/17984> [disponible le 8 novembre 2021].
- MANCHETTE, Jean-Patrick (1979). « Interview », *Charlie Mensuel*, n° 126, p. 14.

MARCU, Iona, *Intercâmbio*, 2<sup>a</sup> série, vol. 14, 2021, pp. 69-86  
<https://doi.org/10.21747/0873-366X/int14a5>

MARCU, Ioana (2019). *La Problématique de l'« entre(-)deux » dans les littératures des « intranger-e:s »*. Paris : L'Harmattan.

SANTAKI, Rachid (2013). *Flic ou Caillera*. Paris : Éditions du Masque.

SANTAKI, Rachid (2017). *Les Princes du bitume*. Paris : Éditions Jigal.

VIEGNES, Michel, JEANNERET, Sylvie et TRAGLIA, Lora (dir.) (2020). *Les Lieux du polar. Entre cultures nationales et mondialisation*. Neuchâtel : Éditions Livreo-Alphil.

YONNET, Paul (1993). *Voyage au centre du malaise français*. Paris : Gallimard.

## Sitographie

BINET, Stéphanie (2010) - « Une ville, un polar. Panteuil, faux bourg, vraies bavures ». *Libération*, le 21 août 2010. [https://www.liberation.fr/livres/2010/08/21/panteuil-faux-bourg-vraies-bavures\\_673365/](https://www.liberation.fr/livres/2010/08/21/panteuil-faux-bourg-vraies-bavures_673365/) [disponible le 4 novembre 2021].

CAZELLES, Christophe, MOREL, Bernard et ROCHÉ, Sebastian (2007) - « Les 'violences urbaine' de l'automne 2005 ».

[http://archives.strategie.gouv.fr/cas/system/files/violences\\_urbaines\\_-\\_evenements\\_acteurs\\_-\\_dynamiques\\_et\\_interactionsvf.pdf](http://archives.strategie.gouv.fr/cas/system/files/violences_urbaines_-_evenements_acteurs_-_dynamiques_et_interactionsvf.pdf) [disponible le 2 novembre 2021].

CNTRL - <https://www.cnrtl.fr/definition/p%C3%A9riph%C3%A9rique> [disponible le 21 décembre 2021].

COMITÉ D'ÉVALUATION ET DE CONTRÔLE DES POLITIQUES PUBLIQUES (2018) - « RAPPORT D'INFORMATION sur l'évaluation de l'action de l'État dans l'exercice de ses missions régaliennes en Seine-Saint-Denis ». [https://www.assemblee-nationale.fr/dyn/15/rapports/cec/115b1014\\_rapport-information](https://www.assemblee-nationale.fr/dyn/15/rapports/cec/115b1014_rapport-information) [disponible le 2 novembre 2021].

COSNAY, Fabienne (2010) - « On va nettoyer au Karcher la cité », *Europe 1*, le 21 septembre 2010. <https://www.europe1.fr/politique/On-va-nettoyer-au-Karcher-la-cite-287906> [disponible le 2 novembre 2021].

DIETERICH, Carole (2013) - « *Flic ou Caillera*. Polar de banlieue sur fonds de réalisme social ». *Africultures. Les mondes en relation*, le 27 avril 2013. <http://africultures.com/flic-ou-caillera-11475/> [disponible le 3 novembre 2021].

JANIN, Carine (2019) - « La Seine-Saint Denis, un département tout en contrastes où l'État manque à l'appel ». *Ouest France*, le 31 octobre 2019. <https://www.ouest-france.fr/ile-de-france/seine-saint-denis/le-9-3-un-departement-tout-en-contrast-ou-l-etat-manque-l-appel-6590345> [disponible le 2 novembre 2021].

JONQUET, Thierry (2006) - « Je braque le projecteur sur une réalité qui dérange » (entretien), propos recueillis par Bastien Bonnefous. *20 minutes*, le 30 octobre 2006. <https://www.20minutes.fr/culture/117744-20061030-thierry-jonquet-je-braque-projecteur-realite-derange> [disponible le 2 novembre 2021].

MARCU, Iona, *Intercâmbio*, 2<sup>a</sup> série, vol. 14, 2021, pp. 69-86  
<https://doi.org/10.21747/0873-366X/int14a5>

LE MONDE (2005) – « Violences urbaines : apaisement ou crise durable ? » « L'intégralité du débat avec Manuel Valls, député (PS) et maire d'Evry (Essonne), auteur de *La Laïcité en face* (éd. Desclée de Brouwer) », le 10 novembre 2005.  
[https://www.lemonde.fr/societe/article/2005/11/10/violences-urbaines-apaisement-ou-crise-durable\\_709052\\_3224.html](https://www.lemonde.fr/societe/article/2005/11/10/violences-urbaines-apaisement-ou-crise-durable_709052_3224.html) [disponible le 21 décembre 2021].

P.O.L, éditions (1990) - Présentation du roman *La Pluie d'été* de Marguerite Duras.  
<http://www.pol-editeur.com/index.php?spec=livre&ISBN=2-86744-177-3> [disponible le 2 novembre 2021].

POITTE, Isabelle (2010) - « L'angélisme est mort à Certigny ». *Télérama*, le 26 novembre 2010.  
<https://www.telerama.fr/television/l-angelisme-est-mort-a-certigny,62778.php> [disponible le 30 octobre 2021].

REVENU, Nathalie (2018) - « Aubervilliers : Daeninckx passe la ville au vitriol ». *Le Parisien*, le 5 juin 2018. <https://www.leparisien.fr/seine-saint-denis-93/aubervilliers-daeninckx-passe-la-ville-au-vitriol-05-06-2018-7754691.php> [disponible le 4 novembre 2021].

SANTAKI, Rachid - <https://www.etonnants-voyageurs.com/SANTAKI-Rachid.html> [disponible le 21 décembre 2021].

SNAIJE, Olivia (2020). « 'On attend de moi que je parle des banlieues' : le succès n'a pas libéré Faïza Guène des clichés ». *Middle East Eye. Édition française*, le 5 septembre 2020.  
<https://www.middleeasteye.net/fr/reportages/faiza-guene-litterature-immigration-france-banlieues-cliches> [disponible le 21 décembre 2021].

TOUT L'ARGOT DES BANLIEUES -

<https://www.dictionnairedelazone.fr/dictionary/definition/gueuche> [disponible le 2 novembre 2021].